

Introduction

Des valorisations du faire en architecture

Pauline Lefebvre, Julie Neuwels

Le local dans lequel nous pénétrons lorsque nous rendons visite aux architectes du collectif dallas en ce froid mercredi de février n'est pas juste un bureau d'architecture **[Fig. 0.01]**⁵. Le collectif occupe l'ensemble d'un petit bâtiment, ancienne écurie d'une caserne, que les architectes ont transformée pour l'adapter à leurs activités. Les stalles ont été démolies pour décroisonner l'espace, tandis qu'une nouvelle paroi a été réalisée pour isoler les deux dernières travées et y installer un bureau en mezzanine. L'opération est simple, comme ces quelques mots qui décrivent le projet sur le site Internet des architectes : « séparation de l'espace en deux parties : atelier et bureaux ». Ce sont toutefois les mêmes personnes qui occupent les deux côtés de la paroi, malgré les activités très différentes qui s'y développent, entre assise silencieuse face à l'écran d'ordinateur à l'étage et découpes musclées à la scie circulaire en bas. Les architectes ont à la fois conçu *et* construit cet aménagement intérieur. Et c'est ainsi qu'ils entendent mener la pratique architecturale qu'ils ont lancée au cours de l'été 2018 :

[À] l'heure de la sur-spécialisation, dallas vise davantage une pratique généraliste, entre conception et construction, art et artisanat. C'est un terrain d'expérimentation, un aller-retour entre savoir et faire, entre imaginaire et concret. dallas donne ainsi une place primordiale au chantier.⁶

5 Cette visite de terrain a pris place à l'occasion du colloque « Penser-Faire, les enjeux théoriques et pratiques des revalorisations du faire en architecture » organisé par les laboratoires Sasha et Hortence de l'Université libre de Bruxelles et Team 11 de l'Université de Liège les 18 et 19 février 2020.

6 Voir : <https://collectifdallas.eu/Info> (consulté le 5 août 2020).

À quelques pas de là, un immense vélodrome en bois, également conçu *et* construit par les architectes, atteste de cette démarche particulière.

Dans son essai *Translations from Drawing to Building*, Robin Evans [1986] rappelle que les architectes ne font pas des bâtiments; ils font des dessins et des maquettes de ces derniers. Plutôt qu'en contact direct avec l'objet final, à l'instar de l'artiste avec sa sculpture ou sa toile (même si ceci mérite d'être nuancé), l'architecte est chargé de la réalisation de dispositifs médiateurs (plans, maquettes, cahiers des charges...) tandis que l'œuvre est *a priori* construite par d'autres (ouvriers, artisans...). L'essai de Robin Evans constitue un utile rappel des prérogatives de l'architecte. Il contribue surtout à insister sur la fonction médiatrice du dessin entre le bureau et le chantier [Simonnet, 2001], et sur l'écart qui existe nécessairement entre la projection et la chose construite⁷. Pourtant, le modeste cas avec lequel nous avons entamé cette introduction montre que certains architectes ne se satisfont pas de cette division entre conception et construction, entre le dessin tracé dans le bureau et son exécution dans l'atelier ou sur le chantier.

Les chapitres réunis dans cet ouvrage attestent de telles mises en cause d'une division nette entre « penser » et « faire » en architecture, et plus précisément entre concevoir et construire. Ils relatent une série de scènes, contemporaines ou plus anciennes, où se manifestent des formes de valorisation du « faire » en architecture, au sens où des architectes (ou futurs architectes) s'adonnent plus ou moins directement à la construction ou, à tout le moins, développent une approche qui valorise explicitement les gestes constructifs. Ensemble, ces scènes permettent d'explorer les contours d'un mouvement qui se déploie en architecture et qui octroie une place centrale au « faire »: sous quelles formes se manifeste-t-il? Selon quelles modalités, sur quels terrains, avec quels outils et moyens, dans quels contextes? S'agit-il d'un phénomène nouveau? Que doit-il à des initiatives antérieures comparables? Quelles sont les motivations des acteurs qui s'y engagent? Quelles sont ses implications pour les pratiques, la discipline, la profession? Les relations entre les acteurs, leurs responsabilités respectives en sortent-elles transformées? Quelle différence cela fait-il aux processus de conception et de construction, et à la production architecturale? Quelles en sont les limites, voire les dérives, mais aussi les opportunités?

Un mouvement de valorisation du « faire » en architecture?

L'ouvrage vise au départ à interroger l'hypothèse selon laquelle un mouvement de valorisation du « faire » serait à l'œuvre dans le domaine de l'architecture.

⁷ Rappel qui s'avère particulièrement utile lorsque les architectes se mettent à croire qu'ils peuvent contrôler ce qu'il adviendra du bâtiment comme ils peuvent contrôler ce qui se passe sur le papier: Till J. (2009) *Architecture Depends*. Cambridge MA: MIT Press.

Cette hypothèse renvoie à un phénomène plus vaste, protéiforme, qui se présente dans notre société sous les traits d'une promotion du *do-it-yourself*, du bricolage, du « fait maison ». Le vocable anglais (*making*) évoque à cet égard directement le développement des ateliers de fabrication et de réparation appelés *maker spaces* (les espaces du faire), parce qu'y travaillent des artisans, programmeurs, techniciens et bricoleurs réunis sous l'appellation *makers* (littéralement, des « faiseurs ») [Berrebi-Hoffmann *et alii*, 2018]. Ces espaces (*fablabs*, ateliers...) et pratiques (impression 3D, découpe laser, fraisage numérique, ferronnerie, menuiserie...) ne sont pas étrangers au champ de l'architecture, mais ils le dépassent largement.

En architecture, la valorisation du « faire » s'incarnerait plus spécifiquement dans des figures d'architectes qui investissent plus ou moins directement des pratiques constructives, en prise avec certains matériaux et/ou certaines techniques. Ces architectes choisissent, par exemple, de participer à la construction sur le chantier en tant que – ou aux côtés des – artisans et ouvriers, ou de s'impliquer dans la production, la transformation ou l'assemblage d'éléments et de matériaux de construction. Leurs bureaux disposent souvent d'ateliers équipés pour la fabrication de mobiliers, d'objets ou d'éléments constructifs, auquel cas leurs équipes sont parfois pluridisciplinaires et incluent des personnes formées à des techniques artisanales et/ou à des technologies de pointe.

Ces pratiques ne sont pas l'apanage de collectifs impliqués dans des projets temporaires, aux moyens réduits, ayant une éventuelle vocation participative et pour lesquels le bricolage constitue un moyen autant qu'une fin [Atelier Georges & Rollot, 2018]. Le « faire » n'est pas non plus forcément lié à l'utilisation de techniques *low-tech* ou à l'artisanat. Ses vertus supposées jouent, par exemple, un rôle central dans la valorisation des technologies de fabrication digitale en architecture, suivant l'argument qu'elles permettent de combler l'écart entre conception et construction, en assurant la continuité des outils manipulés de part et d'autre [voir, par exemple, Koralevic & Klinger, 2008]. Indépendamment de ce champ particulier de pratiques, de nombreux architectes se tenant sur le devant de la scène disciplinaire et visant des marchés classiques (constructions permanentes, commandes publiques...) revendiquent le fait qu'ils mettent volontiers la main à la pâte, qu'ils sont aussi – ou s'allient à – des artisans, ou encore qu'ils valorisent d'une manière ou d'une autre l'acte de construire dans leur projet.

L'intérêt croissant que connaît le « faire » dans la discipline architecturale n'est pas non plus limité à la pratique professionnelle. Il transparaît aussi considérablement dans l'enseignement. La pédagogie « par le faire » (*design-build*) connaît un important succès dans les écoles et facultés d'architecture. Elle est caractérisée, *a minima*, par la construction à l'échelle 1:1, confrontant les étudiants aux matériaux, techniques d'assemblages et détails de mise en œuvre. Enfin, le succès que connaît le « faire » infuse également la recherche en architecture. D'un côté, la valorisation croissante de la « recherche par le projet » implique de considérer que les outils concrets de la pratique architecturale

produisent de la connaissance au même titre que les approches plus exclusivement intellectuelles et théoriques [Fraser, 2013]. D'un autre côté, certaines recherches en architecture suivent une tendance actuelle des sciences humaines à octroyer une place grandissante aux pratiques et à la matérialité, sous les traits d'un « tournant pratique » [Schatzki *et alii*, 2001] ou d'un « nouveau matérialisme » [Coole & Frost, 2010; Bennett, 2010]. Ceci peut notamment impliquer des approches pragmatistes se focalisant sur ce que les architectes *font* plutôt que ce qu'ils pensent ou disent faire [Yaneva, 2009] et, par extension, sur le rapport qu'ils entretiennent, par exemple, avec les matériaux [Thomas, 2006].

Cette tendance a été confirmée par le nombre et la teneur des réponses que nous avons reçues suite à l'appel à communications que nous avons lancé sur le sujet dans le cadre d'un colloque organisé à Bruxelles en février 2020. Plus de quatre-vingt soumissions nous sont parvenues, majoritairement des travaux de recherche sur l'architecture, mais aussi beaucoup de retours d'expériences pédagogiques et quelques propositions d'architectes témoignant de leur pratique. Ceci nous permet de noter que la question intéresse amplement, corroborant l'existence d'un phénomène de valorisation du « faire » en architecture dont nous faisons l'hypothèse. Par ailleurs, la grande diversité des réponses reçues atteste que l'utilisation du terme « faire » dans le domaine de l'architecture ouvre une vaste palette d'interprétations possibles. Outre les motivations et implications d'un investissement plus direct des architectes dans la construction, les propositions réceptionnées abordaient des sujets aussi divers que : la teneur matérielle et manuelle du processus de conception lui-même (l'art du dessin, de la maquette...); la centralité de l'expérience de l'espace et de sa matérialité dans la conception et la réception de l'architecture; le rapport des praticiens à l'action par contraste avec le discours; l'établissement de liens plus étroits entre théorie et pratique; la dimension cognitive du « faire »; etc.

Penser-Faire: le faire et son double

Il apparaît que ce mouvement de valorisation du « faire » ne peut être saisi pleinement que lorsque le terme « faire » est confronté à son double, le « penser ». La scission et la hiérarchie historiquement instituées entre penser et faire sont effectivement au cœur de ce phénomène. L'objectif qui le sous-tend est d'abord de contrer une tendance générale de nos sociétés occidentales modernes à dévaloriser l'action, le travail manuel, la production matérielle, par contraste avec les activités intellectuelles, plus volontiers célébrées [Crawford, 2009]. Dans *La Quête de certitude, une étude de la relation entre connaissance et action*, le philosophe pragmatiste John Dewey [1960/2014] indique que, en philosophie, la dépréciation de l'agir et du faire est intrinsèquement liée à un corporatisme par lequel les philosophes ont eu tendance à défendre leurs propres prérogatives : la pensée, la réflexion, l'abstraction. Une division sociale accompagne cette

hiérarchie : le travail manuel est réalisé par les classes les plus disqualifiées, alors que le travail intellectuel est réservé aux élites, dont les philosophes.

L'architecture n'a pas échappé à ce double mouvement de dissociation et de dévalorisation. Celui-ci prend les traits d'une séparation entre, d'une part, la conception du projet et, d'autre part, sa construction. Les architectes et ingénieurs s'approprient le rôle de concepteurs, chargés d'avoir des idées, alors que les corps de métiers manuels voient leurs marges de manœuvre réduites, en tant que simples exécutants. Les décisions sont prises par les concepteurs armés de dispositifs (dessins, normes, cahiers des charges...) permettant de prescrire le plus précisément possible les travaux que d'autres réaliseront sous leurs ordres [Dupire *et alii*, 1981]. Les historiens font généralement remonter à la Renaissance italienne l'institution de cette figure de l'architecte concepteur, par contraste avec le maître-maçon de l'époque médiévale : il dispose des connaissances et des compétences tant stylistiques, mathématiques que techniques, n'est présent sur le chantier que pour contrôler les travaux et n'a nul besoin de disposer lui-même des savoir-faire pratiques et manuels [Kostof, 1977]. Cette division est également instituée dans le domaine de l'enseignement par la création des académies d'architecture, contribuant à l'affaiblissement de l'autorité des corporations de bâtisseurs [Epron, 1984]. Plusieurs historiens travaillent toutefois à nuancer ce récit. Ils insistent, par exemple, sur une continuité, au-delà de l'époque médiévale, entre l'architecture et l'artisanat [Payne, 2009], ou mettent en lumière le rôle de figures hybrides d'architectes-constructeurs [Nègre, 2016]. Ces travaux invitent à réviser la distinction souvent trop vite établie entre, d'un côté, ceux qui dessinent et, de l'autre, ceux qui construisent. Le développement de pratiques architecturales hybrides mêlant activités de conception et de fabrication, voire de construction, telles que celle avec laquelle nous débutons cette introduction, confirme également que la division entre ces deux sphères d'activité est loin d'être toujours vérifiée.

La mise en cause de la scission entre penser et faire ne se joue pas qu'au niveau de la définition professionnelle et légale du rôle de l'architecte, distinguant les phases de conception et d'exécution. Elle peut aussi être envisagée au cœur même de la pratique de conception. Si les architectes ne construisent *a priori* pas les bâtiments qu'ils conçoivent, leur pratique de conception passe elle-même par la manipulation et la fabrication de toute une série d'artefacts très concrets. La pensée architecturale ne se déploie qu'à partir de ces *faïences* multiples et répétées, mobilisant le corps autant que l'esprit [Genard, 2017]. Dans son bureau, alors qu'il dessine ou réalise des maquettes, l'architecte trace, mesure, efface, relie, découpe, colle, arrache, regarde, soupèse, déplace, assemble, etc. Sans oublier qu'il n'est pas cantonné à sa table : sur le site de l'édifice à concevoir ou plus tard du chantier, il arpente, parcourt, observe, touche, éprouve, teste, etc.

En outre, les architectes conçoivent *a priori* en tenant compte de la construction, dessinant les détails d'exécution, projetant l'esthétique et la solidité des assemblages, envisageant l'organisation des tâches de mise en œuvre,

etc. La production principalement graphique et textuelle des architectes, du fait qu'elle est descriptive, projective et prescriptive, sert avant tout de médiation entre la conception et la construction, plutôt qu'elle ne les sépare. La limite entre conception et construction ne peut donc pas être considérée comme franche ni étanche. La tâche principale des architectes, à savoir la conception d'espaces, entremêle déjà nécessairement le penser et le faire. Le terme « conception » en français ne doit effectivement pas faire oublier que l'action de concevoir n'est pas abstraite et du seul domaine de l'esprit. Cependant, ce terme renvoie tout de même inéluctablement à une distinction d'avec l'exécution, comme deux phases, souvent successives, qui mènent de la commande à la réalisation d'une œuvre architecturale, et engagent, *a priori*, des acteurs, des responsabilités, des formations, des cadres légaux, des gestes, des matières, des échelles, des dispositifs ou encore des outils spécifiques.

C'est principalement ces rapports entre conception et exécution qui nous intéressent ici. Nous abordons le « faire » comme relevant d'un investissement des architectes dans des activités matérielles, en particulier lorsqu'ils sont amenés à dépasser le cadre de leur mission de conception et de maîtrise d'œuvre (prescription et contrôle), et qu'ils cherchent à s'immiscer d'une manière ou d'une autre dans les phases d'exécution. Nous nous intéressons au fait que des architectes s'engagent dans le traitement des matières et procédés techniques mis en œuvre, surtout quand cette relation est médiée autrement que par les seuls dispositifs transactionnels caractéristiques de leur métier (géométraux, cahier des charges, fiches techniques...). Ce qui est en jeu dans de tels enchevêtrements entre conception et exécution, c'est entre autres un dialogue plus nourri et un meilleur partage des savoir-faire de part et d'autre. Dans cette optique, les architectes développent un rapport plus sensible (plutôt que seulement prescriptif) avec les matériaux et les techniques constructives, ainsi qu'avec les acteurs de la mise en œuvre.

Notre interprétation du « faire » s'inscrit notamment dans les perspectives ouvertes par le nouveau matérialisme, en particulier lorsque celui-ci aborde la relation de l'artiste, l'architecte ou l'artisan avec la matière et invite à considérer que cette dernière joue un rôle actif dans le processus de création et de fabrication [Barrett & Bolt, 2013]. Cette approche s'oppose ainsi à l'hylémorphisme, présupposé selon lequel l'idée ou l'intention est première et est imposée unilatéralement par l'artiste ou l'artisan à la matière, passive, dans un processus de mise en forme [Simondon, 1964]. Par contraste avec ce modèle, il est possible d'envisager que la forme émerge plutôt des actions de celui ou celle qui « fait » autant que des propriétés de la matière utilisée. La conception comme la fabrication relèvent dès lors moins de la création *ex nihilo* (ou plus exactement *ex spirito*) que de tractations plus ou moins intenses avec la matière – tractations desquelles aucune des parties concernées ne sort indemne [Lefebvre, 2018]. Tim Ingold propose à cet égard de considérer le « faire » comme un processus de « croissance » (*growing*), la matière et celui qui la manipule étant sujets à des transformations respectives et réciproques

[Ingold & Hallam, 2014]. Le « penser » lui-même ne peut être envisagé comme une opération interne à l'esprit. Les opérations cognitives deviennent aussi une affaire écologique au sens où, pour penser, l'esprit s'appuie sur, recrute, coopte des choses de l'environnement [Clark & Chalmers, 1998]⁸. Cela implique que celui qui « pense » et « fait » est immergé dans un monde peuplé de matières actives, et voit s'accroître sa responsabilité de développer des rapports sensibles avec elles [Ingold, 2013].

Ceci inclut mais dépasse aussi le seul rapport haptique à la matière (le travail manuel, l'implication directe sur le chantier, l'utilisation de techniques artisanales, etc.). Investiguer le recours au « faire » dans la pratique architecturale, voire insister sur les incursions des architectes dans l'acte de construire, c'est inviter à envisager les activités des architectes en d'autres termes que ceux qui renvoient à l'élaboration d'idées à faire réaliser, avec le moins d'écart possible, par d'autres. C'est aussi rappeler qu'ils n'ont en réalité jamais cessé d'être impliqués dans la construction, d'être mêlés au monde des objets et des contingences matérielles, de négocier avec les propriétés des matériaux pour concevoir espaces et détails d'exécution, d'improviser face aux imprévus de chantier, etc.

Enseigner, concevoir et pratiquer l'architecture par le « faire »

Les onze chapitres qui composent cet ouvrage ne proposent pas une définition univoque et arrêtée du « faire » en architecture. Ils exposent une série d'études de cas et ambitionnent plutôt d'en éclairer diverses manifestations, tant historiques que contemporaines. Ensemble, ils esquissent les traits de ce que le terme « faire » convoque comme manières plurielles de pratiquer, enseigner et étudier l'architecture. Ainsi, le portrait de ce que « faire » peut bien vouloir dire se constitue au fil des chapitres, chacun des auteurs s'appropriant la notion d'une manière qui lui est propre, constituant un ensemble à vocation exploratoire plutôt qu'exhaustive.

Chaque chapitre aborde une scène particulière où un rapprochement entre pratique architecturale et construction est en jeu, suivant des modalités spécifiques : l'enseignement par la production d'objets finis, à l'échelle 1:1, en situation (chapitres 1, 2, 3) ; les expérimentations matérielles au cours du processus de conception (chapitre 4) ; le rôle des matériaux dans les choix des concepteurs (chapitres 5, 7) ; la tendance contemporaine à esthétiser les traces de la construction (chapitre 6) ; l'utilisation de matériaux de réemploi (chapitre 8) ; la fabrication digitale (chapitre 9) ; les techniques artisanales de construction en terre (chapitre 10) ; les pratiques d'autoconstruction (chapitre 11). Trois parties

8 CLARK A. & CHALMERS D. (1998) « The extended mind », in *Analysis*, No 1, 7-19. Cité par Tim Ingold, entre autres à l'occasion de sa conférence « Thinking, Making, Growing » le 18 février 2020 à la Faculté d'architecture de l'ULB.

distinctes structurent l'ouvrage, explorant chacune une problématique particulière : le recours au « faire » dans l'enseignement ; des pratiques de conception en prise avec la matière ; des techniques ou/et pratiques où peuvent être questionnés certains présupposés autour du « faire ».

La première partie réunit des contributions portant sur la pédagogie par le « faire ». L'intérêt d'aborder la mobilisation du « faire » dans l'enseignement dépasse la question des méthodes d'apprentissage. De fait, les lieux d'enseignement sont également des lieux de questionnement et d'expérimentation, témoins parfois amplifiés de l'état de la pratique de l'architecture et des questions sociétales qui engagent la discipline. Richard W. Hayes revient sur le *First-Year Building Project* développé à la Yale University par Charles Moore à la fin des années 1960 (chapitre 1). Il souligne avec enthousiasme les vertus éducatives et sociales de cette démarche pédagogique qui visait à confronter les étudiants à des demandes concrètes issues d'une communauté et les invitait à poursuivre leur intervention jusqu'à la construction de l'édifice. Ole W. Fisher déploie quant à lui une lecture critique des desseins et apports de l'enseignement par le « faire » (chapitre 2). Il expose le cas des ateliers de production intégrés à l'enseignement des arts décoratifs par Henry van de Velde d'abord, puis par son successeur Walter Gropius qui fonde le Bauhaus à Weimar en 1919. Outre une étude minutieuse du succès des approches manuelles (*hands-on*) dans l'enseignement à cette époque en Europe, l'auteur aborde une série de questions qui se posent à ce type d'enseignement aujourd'hui, concernant ses avantages pédagogiques ou encore les potentiels problèmes éthiques qu'il soulève. Dans le dernier texte de cette section, Jean-Philippe Possoz investigate plus spécifiquement des pratiques pédagogiques « par le faire » contemporaines, à partir de témoignages d'enseignants (chapitre 3). Il dresse un tableau détaillé de ce qui rassemble ou au contraire différencie les pratiques rapportées par ces témoignages. Il en questionne les apports spécifiques pour la formation de futurs architectes, faisant l'hypothèse que ces pratiques permettent de poser un regard complémentaire aux enseignements plus « classiques » sur le sens de l'architecture et le rôle social de l'architecte.

La deuxième partie de l'ouvrage plonge au cœur de la pratique d'architectes ou d'ingénieurs au travail, en particulier lorsqu'ils s'engagent dans des échanges avec des matériaux. Egor Lykov décrit la pratique de l'ingénieur suisse Heinz Isler (1926–2009), engagé dans un processus expérimental impliquant activement diverses matières dans la recherche de formes optimales pour la construction de coques en béton armé (chapitre 4). Cette démarche témoigne de la confiance du concepteur envers la capacité des matériaux à l'informer. Eireen Schreurs raconte en détail la conception, par l'architecte Otto Wagner (1841–1918), des colonnes en acier de la salle des guichets de la *Postsparkasse* à Vienne (chapitre 5). L'auteure expérimente, à travers son travail d'archive et d'écriture, la possibilité d'insister sur le rôle du matériau dans les choix de conception de l'architecte. Bart Decroos analyse, quant à lui, l'architecture du bureau belge advvt à la lumière des écrits de John Ruskin, pour comprendre

les ressorts d'une « esthétique de l'imperfection » consistant à rendre lisibles et saisissables dans l'apparence de l'édifice certains des gestes constructifs qui ont contribué à sa mise en œuvre (chapitre 6). Pour clôturer cette partie, le texte *X Artefacts* explore les modalités du « faire » et ses porosités avec le « penser » dans la pratique contemporaine de dix bureaux belges d'architecture, à partir de dix objets produits par eux et réunis dans une exposition traitant du sujet (chapitre 7).

Les quatre chapitres composant la dernière partie abordent chacun une technique ou une pratique particulière où le « faire » est en jeu. Ils contribuent à mettre en perspective certains avantages supposés du « faire » en architecture. Louis Destombes introduit cette partie en examinant les pratiques de réemploi (chapitre 8). Il retrace les évolutions de la conception et mise en œuvre d'une façade en bois de réemploi, pour interroger les rapports entre acteurs qui s'y jouent au regard du contexte technico-normatif du secteur de la construction. Dans un autre registre, Leda Dimitriadi traite de la fabrication digitale en questionnant la réduction de l'écart entre conception et construction, qui lui est couramment attribuée (chapitre 9). À partir du cas de la terre crue à Oman, Wayne Switzer aborde ensuite les conditions nécessaires à l'adoption, par les professionnels de la construction, de techniques présumées *low-tech* et artisanales (chapitre 10). Enfin, en abordant l'autoconstruction, Sandra Fiori, Rovy Pessoa Ferreira et Tanaïs Rolland déjouent les visions romantiques qui circulent à son propos en rappelant que, dans certains contextes, ces pratiques relèvent plus d'une nécessité, voire d'une contrainte, que d'un choix délibéré ou d'une liberté d'action retrouvée (chapitre 11).

Histoires de faire: explorer les motivations, les acteurs et quelques présupposés

Les histoires réunies dans ce livre sont non seulement contemporaines, mais aussi plus anciennes, s'inscrivant, pour certaines, dans le présent et, pour d'autres, dans un passé déjà largement historicisé. L'ouvrage contribue ainsi à montrer que la valorisation du « faire » n'est pas un phénomène nouveau. Il ne cherche pas pour autant à retracer l'histoire des valorisations du faire ; l'ordre des chapitres ne suit d'ailleurs pas l'ordre chronologique des cas traités. Il n'en conclut pas non plus qu'il faille exclure que le « faire » jouisse actuellement d'un intérêt accru ou bénéficie du moins d'une certaine mise en lumière (chapitre 7). L'un des intérêts de ce livre est de faire sentir l'histoire longue de cette question, ses résurgences et, surtout, la manière dont l'histoire peut nourrir nos réflexions actuelles sur le sujet. Certaines contributions reposent d'ailleurs sur des connexions entre des scènes appartenant à des périodes distinctes, mais ayant en commun une valorisation du « faire » comparable – ou du moins utile pour l'argument. C'est le cas lorsque les théories de John Ruskin (1819–1900) sur l'architecture gothique servent à décrire l'esthétique de l'architecture

contemporaine du bureau belge advvt (chapitre 6) ou quand des approches théoriques contemporaines telles qu'un nouveau matérialisme ou vitalisme [Ingold, 2013 ; Bennett, 2010] sont mobilisées pour considérer à nouveaux frais un bâtiment emblématique de l'histoire de l'architecture comme celui d'Otto Wagner (chapitre 5). Ces textes, outre qu'ils ont pour objet une situation où des architectes investissent les dimensions constructives, témoignent par la même occasion du succès de théories (elles aussi anciennes ou actuelles) valorisant le « faire ». Les auteurs expérimentent, dans et par l'écriture, des approches qui rendent plus centrale la dimension constructive, matérielle de l'architecture. L'ouvrage montre ainsi combien comptent, dans ce phénomène de valorisation du « faire », les manières de raconter ces histoires (chapitre 7).

Les chapitres mettent aussi en perspective différents contextes et les motivations qui peuvent encourager les architectes à investiguer des dimensions du « faire ». Différents cas de pédagogie « par le faire » peuvent, par exemple, attester de finalités distinctes, que ce soient les enjeux économiques de la république de Weimar cherchant à valoriser sa production en rapprochant artisanat et production industrialisée (chapitre 2), les enjeux sociaux qui animaient la contre-culture dans les années 1960 aux États-Unis (chapitre 1) ou encore les enjeux environnementaux actuels (chapitre 3). De même, l'intérêt des architectes ou ingénieurs pour certains matériaux ou certaines techniques renvoie souvent à des contraintes ou opportunités spécifiques, qu'elles soient économiques, sociales, politiques, environnementales, intellectuelles ou technologiques : le développement de l'acier dans le secteur de la construction concernant le cas de Wagner (chapitre 5) ; les contraintes économiques de l'après-guerre dans le cas d'Isler (chapitre 4) ; ou encore, dans plusieurs des cas abordés, les préoccupations écologiques et en particulier l'utilisation raisonnée des ressources (chapitres 7, 8, 10). Dans certains chapitres, le contexte abordé est d'ailleurs central pour l'argument. Considérer la question de l'autoconstruction dans les pays des Suds permet, par exemple, de mettre en évidence le décalage entre des pratiques imposées et des pratiques choisies (chapitre 11). De même, interroger les opportunités de la construction en terre crue dans le contexte socio-économique et démographique d'Oman permet d'éclairer la manière très différente par laquelle ces techniques sont actuellement souvent valorisées dans les pays occidentaux (chapitre 10).

Divers chapitres de cet ouvrage nous informent également sur les rapports aux acteurs qui se jouent dans les pratiques mobilisant le « faire » et, par la même occasion, sur les rapports entre penser et faire qui sont à l'œuvre. La question n'est pas toujours celle d'un potentiel rôle élargi que prendrait l'architecte (faire lui-même), elle est aussi celle des formes de collaboration qui peuvent s'établir entre les intervenants de la conception et de la construction (chapitre 7). L'enseignement « par le faire » implique, dans la plupart des cas abordés ici, d'amener les étudiants à produire des objets finis. Qu'il s'agisse de projets destinés à une communauté en difficulté, conçus et construits par les étudiants de Charles Moore à Yale (chapitre 1), ou de biens de consommation

dans le cas du Bauhaus (chapitre 2), certaines initiatives interrogent dans la mesure où elles impliquent un « faire à la place de ». En « faisant eux-mêmes », les enseignants et étudiants écartent effectivement de potentiels marchés des acteurs tels que les architectes ou designers professionnels, pour ce qui est de la conception, et les entrepreneurs, ouvriers ou industriels pour ce qui est de la production et de la construction. D'autres études réunies ici montrent par ailleurs que les pratiques du « faire » ne favorisent pas toujours une redistribution radicale des rôles et de la hiérarchie entre acteurs. L'utilisation de matériaux de réemploi, par exemple, ne contribue pas nécessairement à fusionner les figures de l'architecte et de l'artisan, mais implique plutôt l'apparition de nouveaux acteurs, munis d'expertises spécifiques (chapitre 8). De même, le recours à la fabrication digitale ne modifie pas fondamentalement le rôle de l'architecte, mais amplifie au contraire son rôle prescriptif, réduisant encore les marges de manœuvre des ouvriers (chapitre 9). Le rapprochement entre penser et faire ne favorise donc pas automatiquement une plus grande implication des professionnels de la construction. D'autres cas abordés dans cet ouvrage témoignent cependant d'une volonté inverse. Ainsi, certaines propositions pédagogiques envisagent plutôt le « faire » comme une manière de « faire pour se mettre à la place de », visant à développer compréhension et empathie dans le chef des étudiants vis-à-vis des artisans et ouvriers, suivant une logique expérientielle (chapitre 3). S'engager dans le « faire » peut conduire à penser autrement ce qui est dessiné et prescrit, pour mieux prendre en considération les conditions de mise en œuvre tant humaines que matérielles (penser en tenant compte du faire), et penser autrement les échanges possibles entre concepteurs et constructeurs (faire et penser ensemble).

Enfin, plusieurs chapitres forcent à revoir certaines préconceptions qui entourent le « faire » en architecture. L'idée selon laquelle les pratiques généralement associées au « faire » impliqueraient *de facto* une plus grande continuité entre la conception et la construction, un contact plus direct, moins médié, avec la matière, est, par exemple, mise en doute. L'utilisation de matériaux de réemploi n'annule pas l'arsenal prescriptif, voire normatif, qui préside le choix, la préparation et la mise en œuvre du matériau, entre autres à des fins d'assurances (chapitre 8). La fabrication digitale n'abolit pas non plus l'écart entre conception et construction. Elle n'y parvient qu'au prix d'une normalisation accrue de cette relation, paradoxale par rapport aux ambitions affichées par les tenants de ces technologies de les voir constituer une alternative à la standardisation (chapitre 9). Par ailleurs, certains auteurs montrent combien les approches par le « faire » sont parfois idéalisées, et comment cette lecture romantique mérite d'être relativisée à partir du moment où elle revient à négliger certains aspects politiques, économiques, légaux, etc. qui cadrent les pratiques étudiées. En rappelant que l'autoconstruction peut être subie lorsqu'elle est imposée par la précarité, les auteurs du chapitre 11 invitent à éviter toute idéalisation décontextualisée à son propos, entre autres par rapport à sa capacité émancipatrice. En analysant l'impossibilité de valoriser la construction en

terre crue pour son côté manuel, haptique, auprès de la main-d'œuvre qualifiée d'Oman, l'auteur du chapitre 10 met en évidence le caractère non partagé des vertus du *low-tech* et de l'artisanat. Se trouve plus largement mise en cause l'idée selon laquelle les pratiques associées au « faire » seraient guidées par la recherche d'un détachement avec le monde industriel et les logiques de marché (chapitres 2, 10).

Cet ouvrage se veut exploratoire. Par la compilation d'histoires, il pose quelques jalons pour aborder un phénomène de valorisation du « faire » en architecture que nous voyons se manifester depuis plusieurs années, sous diverses formes et dans divers champs. S'il rend ainsi compte d'un certain enthousiasme pour le « faire » en architecture, d'une valorisation de l'acte de construire, de l'artisanat, de la matérialité, cet ouvrage contribue aussi à problématiser cette tendance. D'un côté, il entend mettre en évidence certains de ses mérites par rapport aux changements qu'elle peut engendrer dans le domaine de l'architecture. D'un autre côté, il met en garde contre une valorisation trop rapide, fantasmée, du « faire » et invite à nous prémunir contre toute conclusion hâtive quant à ses vertus. Plus que le phénomène en lui-même, c'est l'ampleur et la diversité des questions que soulève le rapprochement entre conception et construction, qui sont mises en lumière dans cet ouvrage. Avec, en fil rouge, le potentiel transformateur du « faire » en architecture : ses promesses d'autres rapports possibles à la matière, aux techniques, aux acteurs, à l'économie de la construction et, de manière particulièrement cruciale, à l'environnement.

Nous tenons à remercier les membres des laboratoires Sasha (ULB) et Team 11 (ULiège) qui ont contribué à l'élaboration de la problématique avec nous, en particulier Ludivine Damay, Sophie Jacquemin, Daniela Salgado Cofré et Jean-Philippe Possoz. Nous remercions également Jean-Didier Bergilez, Jean-Louis Genard et Christine Schaut pour leurs suggestions sur ce texte. Nos recherches postdoctorales au moment d'entamer le travail sur cet ouvrage étaient soutenues par le Fonds national de la recherche scientifique (FNRS).

Bibliography / Bibliographie

- ATELIER GEORGES & ROLLOT M. (eds.) (2018) *L'Hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*. Paris : Hyperville.
- BARRETT E. & BOLT B. (2013) *Carnal Knowledge: Towards a "New Materialism" Through the Arts*. New York : I. B. Tauris.
- BENNETT J. (2010) *Vibrant Matter. A Political Ecology of Things*. Durham/Londres : Duke University Press.
- BERREBI-HOFFMANN I., BUREAU M.-C. & LALLEMENT M. (2018) *Makers. Enquête sur les laboratoires du changement social*. Paris : Le Seuil.
- CLARK A. & CHALMERS D. (1998) « The extended mind », *Analysis*, No 1, 7–19.
- CONOR L. (2018) *Building Reputations: Architecture and the Artisan 1750–1830*. Manchester : Manchester University Press.
- COOLE D. & FROST S. (eds.) (2010) *New Materialisms: Ontology, Agency, and Politics*. Durham : Duke University Press.
- CRAWFORD M. B. (2009) *Shop Class as Soulcraft: An Inquiry into the Value of Work*. New York : Penguin Press.
- DEWEY J. (1960) *The Quest for Certainty*. New York : Capricorn Books. Pour la traduction française : Dewey J. (2014) *La Quête de certitude: une étude de la relation entre connaissance et action*. Paris : Gallimard.
- DUPIRE A., HAMBURGER B., PAUL J.-C. & SAVIGNAT J.-M. (1981) *Deux essais sur la construction: Conventions, dimensions et architecture*. Bruxelles : Mardaga.
- EPRON J.-P. (1984) *L'École de l'académie (1671–1793) ou l'Institution du goût en architecture*, Rapport de recherche, École d'Architecture de Nancy.
- EVANS R. (1986) « Translations from Drawing to Building », *AA files*, No 12, 3–18.
- FRASER M. (2013) *Design Research in Architecture: An Overview*. Farnham : Ashgate Publishing.
- GENARD J.-L. (2017) « Penser avec Peirce la conception architecturale », *Cahiers de recherche sociologique*, No 62, 109–135.
- INGOLD T. (2013) *Making: Anthropology, Archaeology, Art and Architecture*. Abingdon : Routledge.
- INGOLD T. & HALLAM E. (2014) « Making and Growing: An Introduction », in E. HALLAM & T. INGOLD (eds.) *Making and Growing: Anthropological Studies of Organisms and Artefacts*. Farnham/ Burlington VT : Ashgate, 1–24.
- KOLAREVIC B. & KLINGER K. (2008) *Manufacturing Material Effects: Rethinking Design and Making in Architecture*. Londres/ New York : Routledge.
- KOSTOF S. (1977) *The Architect: Chapters in the History of the Profession*. Oxford : Oxford University Press.
- LEFEBVRE P. (2018) « "What the Wood wants to do": Pragmatist Speculations on a Response-able Architectural Practice », *Architectural Theory Review*, No 1, 24–41.
- NÈGRE V. (2016) *L'Art et la Matière. Les artisans, les architectes et la technique (1770–1830)*. Paris : Classiques Garnier.
- PAYNE A. (2009) « Materiality, Crafting, and Scale in Renaissance Architecture », *Oxford Art Journal*, No 3, 365–386.
- SCHATZKI T. R., KNORR-CETINA K. & VON SAVIGNY E. (2001) *The Practice Turn in Contemporary Theory*. Hove : Psychology Press.
- SIMONDON G. (1964) *L'Individu et sa genèse physico-biologique: l'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*. Paris : Presses universitaires de France.
- SIMONNET C. (2001) *L'architecture ou la fiction constructive*. Paris : Éditions de la Passion.
- THOMAS K. L. (ed.) (2006) *Material Matters: Architecture and Material Practice*. Londres/ New York : Routledge.
- TILL J. (2009) *Architecture Depends*. Cambridge MA : MIT Press.
- YANEVA A. (2009) *The Making of a Building: A Pragmatist Approach to Architecture*. Bern : Peter Lang.